

## Clinique de la brèche

Anaïs Domb

Vous nous posez la question de l'intégration.

Dans la plupart des histoires de vie auxquelles je suis confrontée dans ma clinique en institution, je reste plutôt avec la question : « Comment penser l'intégration lorsque nos politiques malmènent tellement l'humain en exil au point parfois d'en oublier que ce sont des Sujets ?! ». Comment, de ce constat, nous, psys, équipes, pouvons-nous travailler à partir de ce traitement déshumanisant ?

Je pense à une famille en particulier et ils ne sont pas les seuls.

Le père, la mère et trois de leurs enfants nés à Alep ont quitté une Syrie ensanglantée par la guerre en 2015, après le décès de deux autres de leurs enfants. Madame est alors enceinte. Leur trajet d'exil, les fait s'arrêter en Europe. Une première fois en Espagne, pour continuer ensuite vers la Belgique où le papa a de la famille. *(L'examen du dossier n'ayant, semble-t-il, pas été fait en Espagne, la tâche incombe désormais à la Belgique)*

Un imbroglio administratif, leur vaut de ne pas recevoir leurs papiers en Belgique. En 5 années, trois demandes de protection internationale et trois recours ont été déposés sans succès. Leur installation en Belgique soulève dès lors la question : « Comment s'intégrer dans une société, apprendre à la faire sienne, à l'aimer et sentir qu'on peut s'y faire une place ? »

Un de leurs enfants, né en 2017 sur le trajet de l'exil, est autiste. Il ne parle pas, crie et présente des stéréotypies. Son comportement dérange dans les centres de Fedasil. Il est alors orienté par une travailleuse sociale vers un Service de Santé Mentale qui nous l'adresse à son tour car leur nouvel hébergement se situera dans notre secteur.

Arrivée dans notre institution, la demande de la famille est de trouver une école pour leur enfant. Monsieur vient avec Houd, son fils. Il a 6 ans, mais se déplace en poussette car il est trop agité.

Souvent, le papa s'énerve dans la salle d'attente lorsque ma collègue essaye de travailler avec Houd. Il ne parle pas français. En quittant le lieu, les quelques mots qu'il crie sont "fils cerveau cassé, cerveau cassé, pourquoi parler ?!" en balançant les bras au-dessus de sa tête pour nous montrer son ras le bol. Tout ce qu'il nous demande c'est une école. Le reste, il n'en voit pas l'utilité. Exit, la question subjective.

Il y aura un arrêt de deux ans pendant lequel la famille coupe les liens. A leur retour, nous apprenons qu'ils ont bénéficié d'un hébergement dans un village, trop loin pour pouvoir assurer la continuité des soins. L'enfant a pu être scolarisé un temps dans une école. Un « négatif » a suivi. Ils ont dû quitter le centre Fedasil, réintroduire une demande, être relogé. Au total 21 centres se sont succédés nous dit Monsieur, chaque fois dans une autre commune ou une autre ville.

Lorsqu'ils reviennent à Bruxelles, la demande est la même : retrouver une école pour Houd. La même à ceci près que cette fois le Papa peut dire que son enfant a progressé en allant à l'école.

Ils n'ont toujours pas leurs papiers. Néanmoins, Monsieur a trouvé un sous-sol où il loge avec sa femme et leurs 6 enfants. Il fait la manche, vendant des paquets de mouchoirs dans la rue pour payer le loyer de leur logement de misère et allant voir des restaurateurs pour leur demander s'ils ont des restes pour pouvoir nourrir sa famille car les colis alimentaires ne suffisent pas toujours.

Dans ce contexte, on entend très vite qu'il est compliqué pour Monsieur de « perdre du temps » à venir. Pendant ce temps, il ne peut pas « gagner sa vie ». L'expression prend ici tout son sens.

La nécessité pour eux est, avant toute chose, de rédiger un rapport pour appuyer la demande d'autorisation de séjour pour raison médicale qui a été introduite au nom de Houd.

J'obtempère à la demande du père qui en a besoin rapidement (*la psy qui recevait l'enfant à l'époque est en écartement pour un long moment*), je fais le pari que cela pourra créer du lien. Ces rapports deviennent pour nous un outil transférentiel.

Il vient chercher son papier pour l'enfant.

J'insiste pour le revoir avec son fils, il accepte sans comprendre pourquoi il doit revenir. Lors de l'entretien, l'enfant se dirige à plusieurs reprises vers la porte, finit par sortir du bureau. L'assistante sociale l'accompagne.

Je profite de ce moment pour parler avec Monsieur... autrement. L'idée étant de réussir à en placer une, faire des incisives dans le discours en boucle de Monsieur qui n'a de cesse de répéter leur parcours en Belgique... que personne ne fait rien.

Or, comme nous le travaillons dans notre petit groupe d'analystes à Bruxelles, quand la souffrance et la haine sont tellement présentes, cela ne fait que reproduire de la déliaison et une désarticulation du lien social. Ce que je voudrais pouvoir éviter.

Notre équipe échouera en partie : dans un premier temps, nous avons répété quelque chose du fonctionnement de Monsieur en ne nous constituant pas suffisamment du côté de l'hospitalité. Du côté de cette fonction phorique, cette fonction de portage dont parle Pierre Delion<sup>1</sup>. Ces situations demandent plus de travail en réseau et en équipe car avec elles, on tombe d'autant plus dans les failles. C'est un travail qui se fait en deux temps synchroniques. Il y a le temps psychique de subjectivation mais aussi ce temps du travail social et de réseau. L'un ne va pas sans l'autre.

Nous tentons donc une première séparation, qui permet au Papa un début de relâchement, une ouverture. C'est ainsi que je nommerais cette possibilité de lien. Une brèche dans la plainte, la souffrance, la répétition.

Mais pourquoi voir le Papa alors que la première demande est pour l'enfant me direz-vous ?

Christian Dubois nous rappelle que « l'exil et l'errance psychique d'un parent tiennent une place importante dans la construction subjective de l'enfant qui peut se voir fragilisée parfois

---

<sup>1</sup> Pierre Delion, *Fonction phorique, holding et institution*, Ed., Érès, 2018.

de manière réversible »<sup>2</sup>. Le bébé tout seul ne se débrouille pas, il lui faut un autre. Un autre humain qui fait une action spécifique, un autre secourable, un *Nebenmensch*. Comment passer de la naissance sur la route de l'exil au plaisir quand l'accueil est si mal construit et que la mère et le père, doivent regarder ailleurs plutôt que de permettre un « accordage » ? Ce n'est pas pour rien que nous trouvons plus d'enfants issus de l'exil dans nos centres de jour et consultations. Trop souvent aussi, les Centres Référence Autisme cataloguent des enfants d'autistes sans tenir compte du contexte où l'enfant ne peut être pensé par ses parents, les renvoyant trop tôt vers l'enseignement spécialisé ou les classes TEACCH.

Pouvoir s'arrêter aux parents est donc un point essentiel dans le travail, il faut un point d'accroche : que le transfert puisse se faire avec le parent pour que cela opère en séance et dans la vie. Un peu à la façon de la « greffe de transfert » de Gisela Pankow<sup>3</sup>.

Ce que je tente d'opérer ici, vise à permettre à l'enfant de ne pas être sans cesse pris dans le discours du père. Cela vise également à opérer des séparations entre les différentes instances belges. Là, où Monsieur met tout et tout le monde dans le même sac. Créer un espace en Belgique où il puisse se déposer, se raconter.

La position du psy, c'est donc la question de comment se constituer comme partenaire malgré les écueils de l'accueil.

Monsieur revient seul et, grâce à l'aide d'une merveilleuse interprète, il peut enfin dire la perte de ses parents. Un bout de sa souffrance, de son pays, un bout différent de sa vie. La difficulté d'obtenir des rendez-vous avec cette interprète aide sans doute à ce que ce soit plus supportable pour lui, il finira même par demander un nouveau rendez-vous.

Autre chose que « les papiers » émerge. Il a pu lâcher pour la première fois l'incessante répétition de l'insupportable de son parcours. Nous allons le reprendre, d'une manière différente en commençant par la succession des centres d'hébergement. Essayer de poinçonner ce qu'il s'est passé à chaque déménagement pour Monsieur et tenter qu'il y mette du sens.

J'espère un nouveau point de départ.

Malgré tout, quelque chose m'a échappé quant à la question de l'intégration. Quelque chose dans le travail ne s'est pas mis en place dans ces temps synchroniques. Certes, nous avons réussi à 'accrocher' Monsieur dans les séances mais, le travail en équipe, n'a pas été porteur.

Je ne me rends compte que tardivement que Monsieur, sa femme, ses enfants n'ont toujours pas accès à l'aide médicale d'urgence, qu'ils n'ont aucune allocation d'aide sociale alors que dans leur situation (famille nombreuse et très précaire), ils pourraient y prétendre.

Tout ceci nous montre bien qu'avec la question de l'exil, il nous faut travailler hors de nos bureaux plus que d'habitude. Le mot exil nous y invite de par son étymologie : hors-lieu. Afin

---

<sup>2</sup> Christian Dubois « Une bouteille à la mère », in *Exil, langage et inconscient*, Le Bulletin freudien n°55, Revue de l'Association freudienne de Belgique.

<sup>3</sup> Jean Oury « Hospitalité et transfert », in *Politiques de l'hospitalité*, Ed. Érès, 2014.

peut-être que le bureau du psy puisse lui-même se constituer comme un lieu du dedans, un lieu qui appartienne au Sujet et que le dehors paraisse moins hostile.

## **BIBLIOGRAPHIE :**

Mathieu Bietlot, *Folie de l'hospitalité, un autre accueil des personnes en trouble psychique*, Ed. Couleur livres asbl, 2022.

Patrick Chemla « l'hospitalité au pire », in *Politiques de l'hospitalité*, Ed. Érès, 2014.

Pierre Delion, *Fonction phorique, holding et institution*, Ed. Érès, 2018.

Christian Dubois « Une bouteille à la mère », in *Exil, langage et inconscient*, Le Bulletin freudien n°55, Revue de l'Association freudienne de Belgique.

Omar Guerrero, « d'une haine du politique à une haine pour la haine », in *Haines, La Revue lacanienne* n° 24, Ed. Érès, 2024.

Jean Oury « Hospitalité et transfert », in *Politiques de l'hospitalité*, Ed. Érès, 2014.